

Un polar visuellement saisissant

Renaissance de Christian Volckman

Catherine Ouellet-Cummings

Volume 25, Number 1, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60800ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouellet-Cummings, C. (2007). Review of [Un polar visuellement saisissant / *Renaissance* de Christian Volckman]. *Ciné-Bulles*, 25(1), 60–61.



Little Children

Dépasant le portrait caricatural de la banlieue, Field s'applique à déployer avec assurance une intrigue dense et complexe où derrière l'idylle d'un amour d'été se cachent de grandes tragédies. Grâce à une mise en scène précise et rigoureuse, le réalisateur entremêle la sensualité et l'angoisse, l'intensité du désir et la progression du sentiment de crainte. Il sait également faire culminer des segments vers des scènes frappant l'imagination. À cet effet, l'apparition subite du pédophile dans la piscine publique bondée d'enfants montre à quel point l'irrationnel peut devenir contagieux.

Il faut noter les prestations exemplaires de Kate Winslet (*Titanic*, *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*) en mère insatisfaite et de Patrick Wilson (*Alamo*, *Hard*

Candy) en beau et bon gars rêveur. Aussi, les comédiens qui campent les personnages secondaires sont tous marquants, à commencer par Jackie Earle Haley, assumant le rôle ingrat du cadavérique abuseur d'enfants. À mille lieues des séries télévisées à la *Desperate Housewives* qui limitent leur regard aux futiles doléances de riches femmes de banlieue, *Little Children* représente une œuvre à la fois réaliste et courageuse, ne versant jamais dans la tragédie grotesque. ■

Renaissance
de Christian Volckman

Un polar visuellement saisissant

CATHERINE OUELLET-CUMMINGS

Paris, 2054. Ilona Tasuiev, une jeune scientifique promise à une brillante carrière, est kidnappée. Spécialisé dans les affaires d'enlèvement, le policier Karas prend l'enquête en main. Rapidement

dérouté par les événements et par les pressions d'Avalon, la compagnie qui emploie Ilona et qui veut la retrouver au plus vite, Karas s'enfonce dans un univers étrange où les codes éthiques ne tiennent plus. Si *Renaissance* a gagné le Cristal du long métrage au Festival international du film d'animation d'Annecy en 2006, ce n'est pas seulement pour la qualité de son scénario qui, du reste, comprend beaucoup de déjà-vu. Le premier film de Christian Volckman est, en effet, principalement remarquable pour ses qualités esthétiques et techniques qui en font un objet unique, un polar visuellement saisissant.

Entièrement en noir et blanc, sans niveaux de gris, les images de *Renaissance* rappellent les œuvres de la peintre polonaise Tamara de Lempicka, particulièrement son autoportrait qu'elle réalisa en 1929. On retrouve dans le film de Volckman un type de cadrages et un niveau de contrastes semblables à ceux des œuvres marquantes de la peintre dans les années 1930. Ce n'est d'ailleurs pas la seule référence à cette période : l'architecture magnifiée, l'univers labyrinthique et l'imagerie futuriste rappellent à plusieurs égards le célèbre *Cabinet du docteur Caligari* (Robert Wiene,

Little Children

35 mm / coul. / 140 min / 2006 / fict. / États-Unis

Réal. : Todd Field

Scén. : Todd Field et Tom Perrotta

Image : Antonio Calvache

Mus. : Thomas Newman

Mont. : Leo Trombetta

Prod. : New Line Cinema

Dist. : Vivafilm

Int. : Kate Winslet, Patrick Wilson, Jackie Earle Haley, Jennifer Connelly, Noah Emmerich



Renaissance

Renaissance

35 mm / n. et b. /
105 min / 2006 / anim. /
France-Royaume-Uni-
Luxembourg

Réal. : Christian Volckman
Scén. : Mathieu Delaporte
et Alexandre de la Patellière
Mus. : Nicholas Dodd
Mont. : Pascal Tosi
Prod. : Aton Soumache
Dist. : Vivafilm
Int. : Patrick Floersheim,
Laura Blanc, Virginie Mery

1920), œuvre emblématique de l'expressionnisme allemand, ou **Metropolis** (1927) de Fritz Lang.

Toutefois, malgré le côté grandiose, les décors dessinés restent dans l'ensemble réalistes dans la mesure où ce nouveau Paris conserve un bon nombre d'éléments de celui que l'on connaît aujourd'hui. Le style ainsi développé, s'inspirant par moments de l'œuvre du dessinateur Enki Bilal (dans la *Trilogie Nikopol*, notamment) contribue à créer un univers étouffant dans la surcharge architecturale, mais crédible et ancré dans les principales caractéristiques de la Ville lumière. L'imagerie utilisée doit, finalement, son côté vraisemblable à des emprunts à d'autres films récents, comme **Minority Report** de Steven Spielberg (2002), avec ses écrans géants tactiles. Ce n'est peut-être pas un hasard si ces deux récits se situent en 2054.

Par ailleurs, le film reprend les codes du film noir américain en faisant appel à des personnages caractéristiques du genre. Ainsi, la femme fatale et le détective blasé aux allures de vilain garçon se retrouvent dans une sale affaire qui les dépasse et qui pourrait bien les mener à leur perte. Cependant, en combinant des éléments de diffé-

rentes époques cinématographiques, **Renaissance** propose un monde formel qui lui est propre. Cela lui permet à la fois de s'inscrire en continuité avec l'histoire du cinéma et de créer un récit aux résonances très actuelles, entre autres en ce qui concerne le comportement des scientifiques, particulièrement dans le domaine de la génétique. Les scénaristes mettent d'ailleurs le spectateur en présence d'une découverte qui pourrait modifier radicalement le comportement humain. C'est cette découverte, faite par Ilona, qui devient le moteur du récit dont la force est de s'éloigner un peu des clichés.

Réalisé grâce à la technique de capture de mouvements (*motion capture*), le film utilise une forme d'animation contemporaine. Plus ou moins l'équivalent de la rotoscopie, qui permet de redessiner des mouvements animés réels à partir d'images filmées sur pellicule, la technique ici utilisée rend possible l'enregistrement des gestes d'un acteur pour les reproduire sur un personnage virtuel. Cela permet évidemment un rythme fluide et réaliste qui, ajouté au noir et blanc, confère à l'image un fini léché et une atmosphère particulière. Tout cela donne à **Renaissance** sa grande singularité. ■

Volver de Pedro Almodóvar

Histoires de filles

MARIÈVE DESJARDINS

Ce n'est pas par hasard que le réalisateur espagnol a intitulé sa plus récente œuvre **Volver**, qui signifie « revenir » en espagnol : celle-ci est en effet tissée de retours. D'abord, la caméra d'Almodóvar revient s'amouracher des femmes, après deux œuvres qui plongeaient dans des univers masculins (**La Mauvaise Éducation** et **Parle avec elle**). Ensuite, Carmen Maura, son actrice fétiche des années 1980, se pointe à nouveau le bout du nez après une brouille qui avait entaché leur complicité. Aussi, le film raconte l'histoire d'une mère (Carmen Maura) supposément morte et enterrée qui refait irruption dans la vie de ses filles avec un secret qu'elle n'aurait pu traîner dans sa tombe. D'un point de vue narratif, c'est également un retour à une légèreté qui avait été avalée par le drame dans ses derniers films.